

Pierre De Blois, organisateur **Une eminence grise du monde de la culture**

Marthe Lemery

Number 31, Summer 1984

Un été culturel

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/43395ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lemery, M. (1984). Pierre De Blois, organisateur : une eminence grise du monde de la culture. *Liaison*, (31), 26–29.



Une éminence grise du monde de la culture

par
marthe lemercy

Il fut un temps où Pierre De Blois était partout.

Ouvertement ou clandestinement, son nom circulait dans tous les groupuscules qui, à Ottawa du moins, s'étaient embarqués l'enthousiasme au cœur dans le grand train du changement social qui s'était mis en branle à la fin des années 60.

Que ce soit pour renverser une idéologie dominante ou un parti au pouvoir, pour proclamer une fierté et une dignité culturelles nouvellement retrouvées, pour affirmer des opinions et faire valoir sur les places politiques des points de vue, toutes les raisons étaient bonnes pour mousser le militantisme. Les causes pleuvaient, les Don Quichotte prêts à les défendre aussi.

C'était dans les années 70. Je me souviens qu'à la salle des nouvelles du **Droit**, Pierre De Blois passait pour un espèce de Barabas, plus connu que n'importe quelle autre personnalité publique de l'Ontario français, le nez fourré dans un tas de dossiers municipaux ou régionaux. À part les gars aux sports, — et encore! — tous les journalistes de la boîte possédaient son numéro de téléphone et savaient pouvoir le rejoindre lorsqu'un commentaire ou une analyse d'un événement sociopolitique touchant la communauté franco-ontarienne ou les affaires municipales s'imposaient.

Il avait la réputation d'être un décideur, un fonceur : le genre de gars qui, loin de se réfugier derrière les tergiversations,

prenait position et se lançait dans l'action. Son passage à Action Côte-de-Sable, à l'ACFO régionale d'Ottawa-Carleton, au Festival franco-ontarien était empreint de son leadership ferme et énergique, orienté vers les réalisations plus concrètes que symboliques.

Les politiciens, conscients de son importance et surtout, de sa crédibilité, aimaient s'en faire un allié, même s'il n'a jamais vendu sa réputation ou sa liberté de parole et d'opinion au plus offrant. De Blois, dans ces années-là, était le chevalier sans peur et sans reproche des francophones d'Ottawa, le représentant le plus articulé et zélé d'une génération qui retrouvait — la montée du nationalisme québécois aidant — la fierté de ses origines françaises et la combativité des opposants au Règlement 17.

Les leçons de la vie

Paradoxalement, si j'avais entendu parler de De Blois à satiété, et s'il me fut donné à quelques reprises d'échanger avec lui par communications téléphoniques, ce n'est qu'un midi gris de février, cette année, que je le rencontrai en face-à-face pour la première fois, volant quelques heures à son agenda chargé.

Pris dans le tir, alors nourri, d'une chicane éclatée au grand jour entre le théâtre d'la Corvée, où il siège, et des joueurs de la Ligue outaouaise d'improvisation, (la L.O.I. pour les intimes), il avait l'air ennuyé de ceux qu'on amène de force à la guerre. Ce n'est pas qu'il déteste l'opposition, mais ces querelles intestines entre gens censés défendre un même objectif lui rappelaient trop l'époque an-

cienne. « C'est fou le temps qu'on peut consacrer à se diviser, à comploter, à argumenter. Si cette énergie était mise au service de la création, de l'avancement, Dieu sait où on serait rendu aujourd'hui », laisse-t-il tomber.

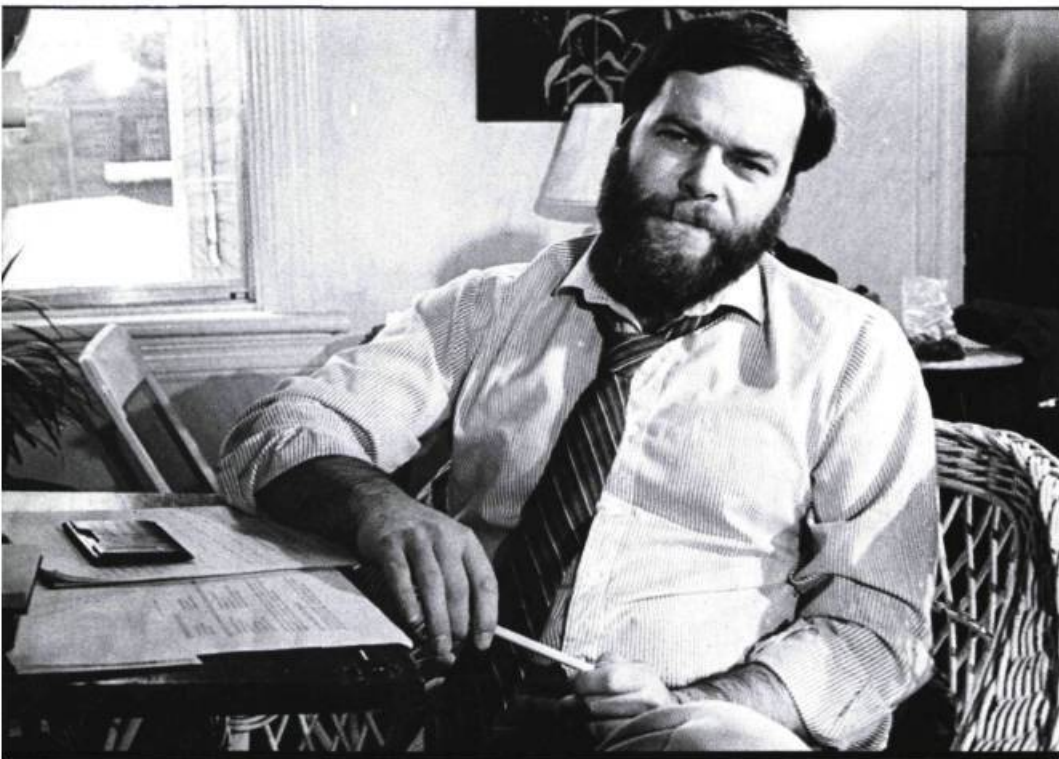
Mais il appartient peut-être au domaine des grandes injustices humaines que la jeunesse, emplie de fougue et d'énergie, veut tout régenter sans tenir compte de la sagesse des plus vieux, celle que De Blois s'est gagnée pour avoir su tirer des nombreuses luttes de sa vie, les bonnes leçons.

Des batailles de rue

S'il a influencé profondément le vécu culturel des francophones d'Ottawa et de la région au cours des années 70, c'est en coulisses, jamais sous le feu des projecteurs que Pierre De Blois l'a fait. À part une très courte parenthèse au cours de son adolescence, où il a fait partie d'un groupe « yé-yé », puisque tous les gars de son âge passaient par là, ses talents d'organisateur et d'administrateur ont toujours pris le dessus sur ses talents artistiques.

Qu'il se soit intéressé très tôt à la musique en particulier, et à la culture en général n'est sans doute pas étranger au climat « fortement culturel » dans lequel baignait la résidence familiale. « Chez nous », pour lui, c'était une grosse maison de la Côte-de-Sable, où la famille De Blois rehaussait immanquablement les grandes fêtes avec les chansons à répondre et les danses carrées conservées des aïeux québécois.

À cette conscience culturelle transmise par sa famille, est venue s'ajouter celle que le quartier



« ... forcer tous ceux qui veulent faire affaire avec nous à parler français. ... » (Photo: Jules Villemaire)

en tant que tel offrait à n'importe quel petit garçon normalement constitué, c'est-à-dire avec une bonne tête sur les épaules, une langue qui pouvait varier de l'anglais au français, et des poings gros comme ça. « La Côte-de-Sable, quand j'étais petit, c'était une arène que se disputaient les écoliers français et anglais, à coups de taloches au coin des rues » se rappelle-t-il.

Dans le petit univers de son enfance, ce sont les francophones qui dominaient l'autre groupe culturel du quartier — et ce même si à l'époque, les notions de minorité et de majorité n'avaient pas encore fait leur apparition dans le jargon politique. « On était francophone, mais dès l'adolescence, c'est la culture des anglais qui prenait le dessus chez nous. On écoutait comme tous les autres CFRA et le palmarès américain, et si j'ai découvert en cours de route les chansonniers québécois, c'est uniquement à cause de ma première blonde, une fille de Québec, chez qui j'avais passé un été ».

L'amourette n'a pas eu de suite, mais le séjour en terre qué-

bécoise, oui. De retour à Ottawa pour la rentrée universitaire, il entre de plein pied dans les interminables discussions des contestataires qui veulent refaire le monde... et s'imaginent seuls capables de le faire. Mais en même temps qu'il apprend combien stériles ces débats sans fin peuvent s'avérer, il débute en douce son implication dans la chose culturelle. Avec quelques copains, il contribue à faire connaître la chanson québécoise et ses grands interprètes, en alimentant de petites boîtes à chansons d'Ottawa.

De la politique à la culture

Début des années 70, la prospérité des villes entraîne le morcellement des quartiers. Dans ceux du centre-ville d'Ottawa, on parle de raser des pâtés complets, pour faire place aux allées de bitume qui accéléreront le transport des banlieusards. Au sein de la Côte-de-Sable ainsi menacée de fracture, se lève une armée de citoyens pour défendre l'intégrité du quartier. C'est le mouvement Action Côte-de-Sable, qui fournira à Pierre De Blois sa première

occasion de fourbir ses armes en matière d'action politique.

Le reste s'enchaîne : appui et même coordination des campagnes électorales de candidats à placer, qui au conseil municipal, qui à Queen's Park, qui sur la Colline fédérale. Pierre De Blois n'est plus un néophyte de la scène politique : il a gagné ses galons d'organisateur, et c'est à titre de francophone prééminent de la capitale qu'on l'invite à la présidence de l'ACFO régionale d'Ottawa Carleton, dès 1975.

De l'ACFO, dit-il, il ne connaissait alors que la conception archaïque d'une clique assoupie sur ses lauriers scolaires. Il s'emploie très vite à rassembler autour de lui une équipe jeune, dynamique, pour ancrer l'organisme dans la flambée de nationalisme ontarien qui éclatait aux quatre coins de la province.

Le Festival de l'identité

Un an après son élection, le premier Festival franco-ontarien voit le jour sous la modeste appellation de « Semaine française ». Il s'agissait, explique Pierre De Blois, de manifester la présence française dans la région de la Capitale nationale, à l'occasion des 125 ans d'existence d'Ottawa

Mais dès la deuxième année, 1977, le Festival prend de l'ampleur. Cette manifestation culturelle s'avère bien plus qu'une occasion de fêter entre minoritaires condamnés linguistiquement. Bien au contraire, ce festival devient l'expression claire et nette d'un peuple qui s'affirme et s'épanouit à travers une multitude d'activités culturelles, sociales et sportives.

Le simple fait de rassembler des milliers de francophones dans le centre-ville d'Ottawa, et de tenir sept jours d'affilée des activités dans sa langue, constituait en soi un geste politique, aussi fort que les revendications — adressées en haut lieu.

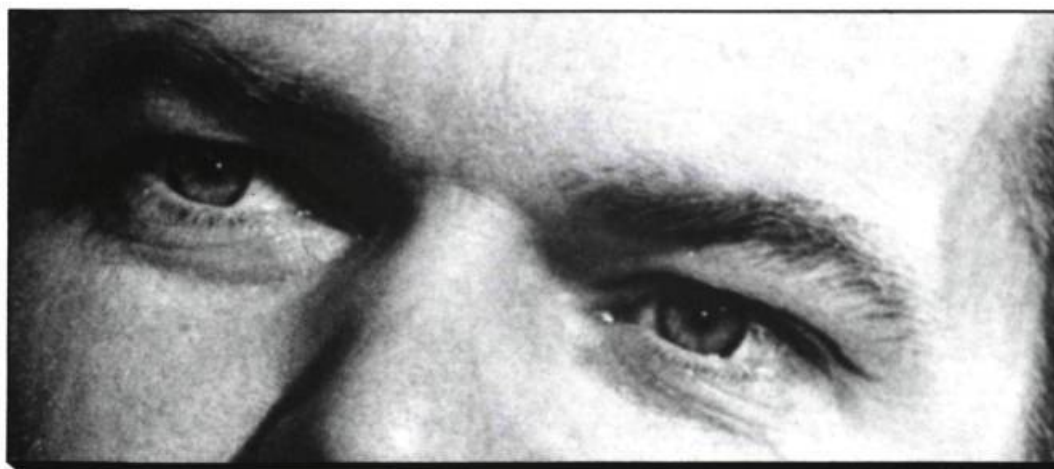
Depuis, le Festival poursuit son ascension. Ses fiches d'assistance s'améliorent d'une année à l'autre, tout comme le nombre

d'artistes de toute sorte qu'il convie. De partout à travers l'Ontario, du Québec, de l'Acadie, de la Louisiane, sont venues les têtes d'affiche pour célébrer sur l'autel de la francophonie la solidarité retrouvée. « Sous ses dehors de fête, le Festival est devenu un levier politique important pour les Franco-Ontariens. Son impact est tel qu'il nous permet d'occuper le cœur névralgique d'Ottawa durant une période de pointe, et de forcer tous ceux qui veulent faire affaire avec nous à parler français, du fonctionnaire au vendeur de patates frites ».

Si le Festival rencontre à l'occasion quelque opposition, ce n'est plus des anglophones de la municipalité — Ottawa s'est vite mise au pas du bilinguisme — mais des Québécois de l'autre rive qui craignent pour le succès de leur Fête nationale. « Il est un peu ironique que ce soit la Société nationale des Québécois de l'Ouest qui nous pose des problèmes : malgré nos offres répétées d'organiser conjointement avec eux les célébrations du 24 juin, la SNQO n'a jamais daigné répondre favorablement » dit De Blois.

Certains Franco-Ontariens aussi se sont dit préoccupés du nombre de têtes d'affiche québécoises invitées au podium du Festival. « Lorsqu'on fait le décompte, le nombre d'auteurs-compositeurs-interprètes, de chansonniers et de musiciens ontariens dépasse considérablement les invités québécois. Mais en déterminant la programmation de la Grande scène, il faut prendre en considération l'expérience artistique des groupes ou musiciens invités. Quand on chante devant les caméras de la télévision et un public de 10,000 ou 15,000 personnes, il faut avoir les reins solides sinon c'est le suicide et peu d'artistes ontariens ont atteint ce calibre ».

Si depuis 1980, Pierre De Blois a mis la pédale douce sur ses activités publiques — question de penser un peu plus à lui et de lais-



ser la place à la relève — celui-ci maintient toujours un lien privilégié avec l'organisation du Festival franco-ontarien. Le cordon ombilical ne se rompt pas aisément, lorsqu'il s'agit d'un enfant qu'on a conçu, baptisé et élevé pendant si longtemps. Et s'il s'est laissé tirer l'oreille afin de siéger au conseil d'administration d'la Corvée, c'est que le Conseil des arts de

l'Ontario réclamait des administrateurs chevronnés et crédibles.

Sans nécessairement songer à revenir en force, mais sans non plus larguer entièrement les amarres avec la communauté artistique de l'Ontario français, Pierre De Blois reste de sitôt, une éminence grise qu'on n'oublie pas.★

Marthe Lemery est journaliste au quotidien *Le Droit* où elle est affectée au secteur culturel.



L'ÉTÉ-ÂTRE

“UNE EXPÉRIENCE UNIQUE EN
CRÉATION THÉÂTRALE”

INSCRIPTION:

Après le 1^{er} mai, du lundi au vendredi, tous les jours de 8h30 à 16h à la Direction des loisirs d'Ottawa, Édifice Pebb, 2^e étage
2197, promenade Riverside

ADRESSE POSTALE:

111, promenade Sussex
Ottawa (Ontario) K1N 5A1

L'été-âtre est organisé en collaboration avec le Département de théâtre de l'Université d'Ottawa.

RENSEIGNEMENTS: Section des arts,
Direction des loisirs
563-3222



City of
Ville d'**Ottawa**